

“ Dès l’instant que ces passages gratuits furent annoncés, ceux qui désiraient en obtenir furent avertis de n’en pas profiter, et des prêtres catholiques éminents mirent leurs paroissiens en garde contre les dangers qu’ils auraient à affronter dans un pays qui leur était complètement étranger et dont la langue leur était inconnue. Ceci eut lieu surtout à Limerick, où les prêtres écrivirent contre ce mouvement. Cependant ces avertissements, quelque bien fondés qu’ils puissent paraître dans l’avenir, n’ont eu que peu d’effet, car plus de 470 personnes ont quitté ce comté et la ville sans être retenues par les conseils au contraire qu’elles avaient reçus. Bien que ce chiffre ne représente qu’une faible partie des applicants que les agents ont dû refuser pour diverses raisons, environ 25 pour 100 sont des artisans, tels que charpentiers, menuisiers, etc.; le reste se compose de garçons de ferme et d’un petit nombre de plâtriers. Les agents n’ont admis que des hommes ayant des familles, les célibataires étant exclus d’après les termes de la formule de demande. Les agents sont M. O’Meara, à Dublin, et M. J. S. Dillon, à Cork, et tous deux ont surveillé l’embarquement des émigrants à Queenstown, et ont écouté les plaintes qu’ils avaient à formuler; ces plaintes, néanmoins, furent peu nombreuses. Il y eut cependant une exception qui fit rire, celle d’un gaillard vigoureux qui avait bu le verre d’adieu, et qui demandait, en pleurant, du biscuit pour manger avec son thé.

“ On éprouve de grandes craintes sur l’avenir des émigrants à Buenos-Ayres, et il n’y a pas de doute que si des rapports favorables sont reçus d’autres navires suivront le “Dresden” avec un chargement semblable. Toutes les places sont déjà retenues sur un navire qui doit partir le 15 du mois prochain.”

Naturellement, ceux qui avaient l’intention d’émigrer pouvaient difficilement ne pas accepter les offres avantageuses qui leur étaient faites, et ne pas espérer beaucoup des rapports flatteurs que les agents faisaient sur le pays. Toutefois, d’après ce qui a été publié par les journaux, je crains qu’un grand nombre d’entre eux ont été péniblement désappointés, et que leurs grandes espérances ont été déçues.

Je crois que le Canada peut être félicité à raison du fait que ceux qui ont l’intention d’y émigrer ne sont pas flattés ou trompés par vos agents, ni qu’ils trouvent le pays autrement qu’il leur a été représenté par les brochures si admirablement préparées et si libéralement distribuées dans toutes les parties du Royaume-Uni; et si le nombre des émigrants n’a pas été aussi élevé qu’en 1888, une plus grande proportion a été composée de fermiers, dont plusieurs étaient munis de capitaux, et, en autant que j’ai pu en juger par ceux que j’ai vus, ces émigrants étaient réellement d’une classe supérieure.

Depuis deux ans et demi que je suis ici, j’ai pu juger jusqu’à quel point l’émigration est aidée par les lettres encourageantes reçues de ceux qui sont récemment partis pour le Canada, et qui ont pu, par l’expérience pratique et par la connaissance du pays qu’ils ont acquises, conseiller à leurs amis d’y émigrer.

Comme champ d’émigration, le Canada a toujours été en grande faveur dans le nord de l’Irlande, et il recevrait la plus grande partie des émigrants n’étaient les offres avantageuses faites par les colonies du Cap, Queensland et la République Argentine, etc., etc., et de plus, ces propositions sont faites surtout aux garçons de ferme et aux servantes, dont le Canada a un si grand besoin.

Il n’y a pas de doute que la somme d’argent qu’il faut à celui qui émigre au Canada, avec des enfants, pour acheter les billets de passage, disons jusqu’à Winnipeg, est une question importante qui, jusqu’à un certain point, empêche une large émigration. Il n’est pas rare de voir des familles composées de six à dix personnes, et la somme nécessaire pour acheter les billets de passage seuls jusqu’au Nord-Ouest serait de cent à cent cinquante dollars, ce qui n’est pas un petit montant à être employé, comme dépenses de voyage, par un fermier ou un garçon de ferme, et qui suffirait presque à nourrir la même famille pendant un an, dans son pays; et il y a encore les dépenses imprévues dont il faut tenir compte, de sorte que, en résumé, un fermier ou un garçon de ferme doit être économe et avoir fait des économies suffisantes pour être en état d’émigrer au Canada avec sa famille. En conséquence, je crois qu’il y a quelque chose de vrai dans ce que j’ai si souvent entendu dire dans les districts ruraux, savoir: “Ceux qui émigrent au Canada sont les hommes les meil-